folklore

35

REVUE FOLKLORE

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Délégué régional
de la Société du Folklore français
et du Folklore coloniale

Domaine de Mayrevieille
par Carcassonne

Secrétaire :

René NELLI

Délégué régional
du Musée des Arts et Traditions populaires
de Paris

22, rue du Palais - Carcassonne

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne

Abonnement : 30 fr. par an - Prix du numéro : 8 fr.

Adresser le montant au

" Groupe Audois d'Études Folkloriques ", Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

“ Folklore ”

Revue trimestrielle publiée par le Centre
de Documentation et le Musée Audois
des Arts et Traditions populaires

Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE

Tome V

7me Année — No 2

ÉTÉ 1944

Folklore (7me année - n° 2)
Été 1944

SOMMAIRE

J. VÉZIAN

La Poumo d'or, conte populaire

Max ROUQUETTE - Léon CORDES
Raymonde TRICOIRE

Documents et Matériaux

Abbé Paul MONTAGNÉ

Le Fait Folklorique : Les Superstitions Populaires Audoises

8me *Article : Les héros mythologiques et historiques* (Suite)

René NELLI

Bibliographie

La poumo d'or

Conte populaire recueilli à Villemagne (Aude)

I avió un cop un ome qu'avió dous drolles e uno poumo d'or. Diguèt que le que le countentarió mai aurió la poumo d'or.

Le pus jouve fousquèc le que le countentec mai e le que sapièc mai dins soun escolo. Soun paire i diguèc : « Tu auràs la poumo d'or. Vas fa de cami e troubaràs uno persouno què te l'ensenhàrà. La troubaràs pla lèn, a d'autros terros sul cami de Sant-Miquel.

Le pichou partisquèc. Sul cami, l'aînat, soun fraire le va demourà, le tuo e prèn la poulido poumo d'or.

De bravis jouns aprèts, coumo èro la coustumio, un que gardavo les porcs del vilatge, e que se troubavo costo un fumariè, vegec un porc que trapèc un os que semblavo uno flavuto. Le pourquiè l'arremassec e la flavuto diguèc :

Souno souno, paure pourquiè
que moun frère, l'aîné m'a tué*
pour avoir* *la poumo de l'or*
que moun papa m'avió donnée*.

Traduction

La pomme d'or.

Il y avait une fois un homme qui avait deux enfants et une pomme d'or. Il dit que celui qui lui donnerait satisfaction aurait la pomme d'or.

Le plus jeune fut celui qui le contenta le plus et qui fut le plus savant dans son école. Son père lui dit : « Tu auras la pomme d'or. Tu vas cheminer et tu trouveras une personne qui te dira où elle est. Tu la rencontreras bien loin, en d'autres terres, sur le chemin de Saint-Michel...

Le petit s'en alla. Mais sur le chemin, l'aîné, son frère, va l'attendre, le tue, et s'empare de la jolie pomme d'or.

De longs jours après, un homme qui gardait les porcs, selon la coutume du village, vit qu'une de ses bêtes, à côté d'un tas de fumier, avait trouvé un os qui ressemblait à une flûte. Le porcher la ramassa et la flûte dit :

Sonne, sonne, pauvre porcher,
que mon frère, l'aîné, m'a tué
pour avoir la pomme d'or
que mon papa m'avait donnée.

Un pauc aprètz, dintrec aquel pourquiè co de sous vesis e la flavuto tournèc coumença :

Sonnez, sonnez, mes pauvres amis*,
que moun frère, l'aîné, m'a tué*
pour avoir* *la poumo de l'or*
que moun papa m'avió donnée*

Un pauc aprètz se'n va a l'oustal de sous parents. La flavuto tournèc coumença :

Je vous sonne, mes pauvres parents*
que moun frère, l'aîné, m'a tué*
pour avoir* *la poumo de l'or*
que vous-mêmes* *m'aviàtz* donnée*

« Alors ? » demando le fraire ainat. La flavuto tournèc coumença :

ieu te souni, moun paure bourrèu,
que tu m'as tuat
per avè la poumo de l'or
que moun papa m'avió dounat.

Diguèron a'n aquel pourquiè d'anà remassà toutis les osses e le meteron dins un pairol, dins l'aigo caudo. E a mesuro que l'aigo boulissió, le bourrèu, fraire ainat, mourissió.

Le jouve mort tournèc viu e agèc la poumo de l'or.

* : en français dans le texte.

Peu de temps après, ce porcher entra chez des voisins et la flûte recommença :

Sonnez, sonnez, mes pauvres amis,
que mon frère, l'aîné, m'a tué
pour avoir la pomme d'or
que mon papa m'avait donnée.

Ensuite, il entre chez les parents de la victime, la flûte dit encore :

Je vous sonne, mes pauvres parents
que mon frère, l'aîné, m'a tué
pour avoir la pomme d'or
que mon papa m'avait donnée.

Alors ? demande le frère aîné. La flûte se prit à dire :

Je te sonne, mon pauvre bourreau,
que tu m'as tué
pour avoir la pomme d'or
que mon papa m'avait donnée.

On dit alors à ce porcher de ramasser tous les ossements. Ils les mirent dans un chaudron, dans l'eau bouillante. Et à mesure que l'eau bouillait, le bourreau, frère aîné, mourait.

Le jeune mort redevint vivant et il eut la pomme d'or.

J. Vézian.

NOTE. On retrouve ce thème dans presque toutes les provinces de France. « L'Almanach de l'Ariège » (1900) a publié une version du conte de la " poumo d'or ", beaucoup plus complète, recueillie dans le pays de Donnezan (canton de Quérigut).

Documents et Matériaux

« L'Argent-vieu »

Dans mon village d'Argelliers (Hérault) j'ai souvent entendu les bergers de mon père, et même mes petits camarades de l'école parler du mystérieux « *argent-vieu* » : Il existe au dire des troupeliers, des emplacements, sur le sol de certaines bergeries, où une bête ne peut se coucher le soir sans se réveiller malade le lendemain, et mourir. Ces emplacements, toujours les mêmes et bien délimités, ne présentent rien de particulier permettant d'expliquer ce phénomène. Les bergers isolent ces lieux-maudits avec des claies afin d'en écarter les bêtes. Quand on leur demande la raison de ces faits, ils répondent invariablement : « *Aquo es l'argent-vieu* ».

Consulté sur cette question, M. Lafenètre, directeur des services vétérinaires départementaux m'a donné confirmation du fait; il a même indiqué les symptômes qui accompagnent cette affection, d'après de nombreux éleveurs : jetage abondant souvent sanguinolent.

L'interprétation courante est la suivante : il existerait, en ces endroits des racines d'arbre en putréfaction, surtout de racines de muriers; la fermentation du bois s'accompagnerait d'émanations gazeuses nocives : — gaz carbonique —; M. Lafenètre). Aucune autopsie sérieuse ne paraît avoir été faite de bêtes victimes de « *l'argent-vieu* ».

Sur le mot « *argent-vieu* » lui-même, j'ai recueilli à Puéchabon (Hlt) le renseignement suivant : On appelle « *argent-vieu* » toute partie mortifiée d'un arbre vivant (mortifiée le plus souvent par infiltration d'eau et pourriture). Dans la culture de l'olivier la résection des parties atteintes d' « *argent-vieu* » constitue un des éléments principaux de la taille.

Il serait intéressant de connaître si ce terme curieux d' « *argent-vieux* » (1) est usité dans d'autres régions du midi, et quels sens lui sont donnés; son origine, dans le sens de maladie, aurait aussi quelque intérêt.

Le Jeu de la Balle au Tambourin

Descendant du Jeu de paume, d'antique mémoire, le Jeu de la balle au Tambourin qui se pratique encore dans l'Hérault dans de très nombreux villages, a subi à tel point l'empreinte du peuple languedocien qu'il peut être considéré comme une de ses créations.

Sur un terrain de cent mètres de longueur sur dix-huit de

(1) En dehors du sens : mercure.

largeur, divisé en deux camps par une ligne médiane ou « *bassa* », se rencontrent deux équipes de cinq joueurs chacune. Vêtus de blanc et chaussés d' « *espartelhas* » les joueurs de tambourin portaient encore naguère la rouge « *talhola* » des charretiers. La mise en jeu ou « *battaria* » (au tennis : le service) se fait toujours dans le même sens : cela suppose des changements de camp : « *passar* ». Chaque équipe a un metteur en jeu : « le *batteire* ». Il est muni d'un battoir ou « *batteire* » constitué d'un petit tambourin monté à l'extrêmité d'un manche de micocoulier : « *fanabregou* ». Le seul élément exotique du jeu est la balle : « *la pauma* », en caoutchouc noir, presque pleine et pesant 60 grammes. A l'exception du batteur tous les autres joueurs sont munis de tambourins. Ceux-ci de diamètre plus grand que celui du battoir sont constitués par un cercle de bois ou « *arescle* » sur lequel est tendue une peau de chèvre clouée sur le bord du cercle. Le pourtour du cercle est orné, pour cacher les clous de fer retenant la peau, d'un ruban de cuir vert, bleu ou rouge, venu des ateliers de bourrellerie. La règle du jeu est d'expédier au delà de la ligne de fond adverse,: « *clausa* », la balle de caoutchouc, reprise au bond ou à volée, soit en la lançant très haut au-dessus des joueurs, : « *alandar* », soit en la faisant courir très rapidement au ras du sol : « *aterrar* »; La longueur du terrain rend difficile d'atteindre ce résultat. Quand la balle n'est plus jouable (après le 1er bond) là où on l'arrête on marque une ligne virtuelle ou « *jassa* ». Quand on change de camp, l'enjeu est alors non plus la ligne de fond adverse mais « *la jassa* ».

Sur les « *jocs* » ensoleillés de Pézenas, sa ville sainte, des Arceaux de Montpellier ou sur les places des villages, ce sport magnifique et sonore exalte des milliers de personnes venues par camions de tous les coins du département. On l'avait cru en voie de disparition en 1932. De fait les grands Concours de Montpellier et de Pézenas avaient cessé. Quelques amis et moi-même qui en avions gardé un tel souvenir qu'il nous arrivait à dix ans de distance d'en rêver la nuit, décidâmes en 1938 de le ressusciter. Nous savions le profond attachement du peuple de nos faubourgs et de nos villages pour ce sport si intimement lié à ses affinités : la réponse fut magnifique. Réorganisé, le Jeu de la balle au Tambourin reconquit en six mois tous les « jeux » du département : Montpellier et Pezenas retrouvèrent les foules des grandes finales, et mieux encore le moindre « jeu » de village connut des rencontres officielles. Cela finit en apothéose radiodiffusée, à Pézenas le 20 Août 1939...

La guerre a brisé cet élan. La défaite nous prive des peaux nécessaires, le terrain des Arceaux est éventré; nos joueurs sont ou captifs, ou absents.

Mais la fidélité languedocienne à l'antique jeu, demeure. Elle est la certitude de la renaissance de cet aspect dans l'Hérault, du Folklore vivant.

Max Rouquette.

Sansonha pels mainatges

(rengaine pour enfants)

On connaît de nombreuses versions de ces sansonhas (recueillies par MM. A. Montel et L. Lambert : chants populaires du Languedoc. 1880), celle-ci, entendue à Montouliers (Hérault) diffère par certains détails de la version carcassonnaise retrouvée par Achille Mir (chants populaires du Languedoc, page 253).

Arri !arri ! de la sal
que dema sera Nadal :
manjaren de coufiment
dins uno tasso en argent.

Sant-Laurent anet a l'ort :
i trapèt un ase mort.
De la pèl ne faguet un mantel,
dais osses un caramel.

Anet en caramelan
a las portos de Sant-Jan :
« Grand Sant-Jan, dourbissès-nous.
— « Per aici passoun biòus et bacos e moutous.
En anas-vous qu'abès lou tioul fouirous.

Arri (allons), arri (allons) au sel — que ce sera demain Noël : — nous mangerons de la confiture — dans une tasse d'argent.

Saint-Laurent alla au jardin. Il y trouva un âne mort — De la peau il fit un manteau — des os un chalumeau.

Il s'en alla chalemelant , aux portes de Saint-Jean : — « Grand Saint-Jean, ouvrez-nous » — « Par ici passent bœufs et vaches et moutons — Allez-vous-en- : vous avez le derrière sale.

Léon Cordes.

Le crime de Saint-Hilaire (Aude).

L'assassinat du notaire de Saint-Hilaire, vers 1890 ou 1900 (j'en ignore la date exacte) remua fortement l'imagination du peuple. On fit à cette époque de nombreuses « complaintes » qui en perpétuèrent l'horreur jusque vers 1914. Voici le texte d'une de ces complaintes que j'ai pu retrouver dans l'Ariège :

Venez entendre l'histoire — de deux féroces bandits, — la terreur de leur pays. — Ils avaient l'âme bien noire — vous frémirez au récit — du crime qu'ils ont commis.

Un jour ils firent le pacte — de s'unir, de s'associer — pour voler, assassiner. — Ils consacrèrent cet acte — par un solennel serment — dans la prison de Perpignan.

Ces deux hommes exécrables — du nom de *Bos* et *Castan* — jurèrent d'être brigands. — Voulurent ces misérables — posséder beaucoup d'argent — en versant beaucoup de sang.

Les voilà dans Saint-Hilaire, — en sortant de leur prison — s'en vont droit à la maison — où logeait le bon notaire, — Castel à Bos s'adressant — lui montra l'appartement.

Sur la route de Verzeille — Castan alla se cacher — Bos frappa comme un archer : — le notaire se réveille — s'habilla comme il put — à la fenêtre apparut.

Bos fit savoir au notaire — que la vieille Bénajean — voulait faire son testament — le magistrat débonnaire — à son dire ajouta foi —, répondit : « attendez-moi ».

Bos attendit sur la route — que le notaire fût prêt — Le bonhomme se pressait — n'ayant conçu aucun doute — sur ce mensonger récit — inventé par le bandit.

Ayant fini sa toilette — Me Yence descendit — Bos alors le rejoignit — cachant sa mine suspecte — et marchant à son côté — jusqu'à l'endroit indiqué.

Arrivé à l'oratoire — un homme apparut soudain — c'était Castan l'assassin — comme la nuit était noire — le notaire s'arrêta — mais le bandit s'avança.

Il lui dit : la bourse ou la vie ! — Bos d'un révolver armé — Par deux fois l'a déchargé — Et la victime assaillie — Par deux balles dans le front — s'affaissa tout de son long.

Ayant repris courage — parvint à se relever —, il vit alors redoubler — des bandits la sourde rage — Le notaire combattait, — de sa canne les frappait.

C'était une lutte horrible — que les coups de leur révolver — brillaient comme des éclairs — Bos plus cruel, plus terrible — à coups de canne achevant — le notaire tout sanglant.

Ils couvrirent leur victime — d'un grand fagot de sarment. — Bos alors dit à Castan : — Si nous avons commis le crime — c'est pour voler le magot : — Allons le prendre au galop !

Se trouvant chez le notaire — ils ont pillé sans raison — volant, fouillant la maison. — Ayant quitté Saint-Hilaire, — ils ont partagé l'argent — trouvé dans l'appartement.

Dans la ville de Narbonne — eut lieu leur arrestation — Plus tard leur condamnation — prononcée à Carcassonne — a décidé de leur sort — les a condamnés à mort.

Raymonde TRICOIRE.

LE FAIT FOLKLORIQUE

"Les Superstitions populaires Audoises"

Les héros mythologiques et historiques

(9me article) (1)

Le tombeau de St Paul de Narbonne. (1)

Après avoir chassé de Narbonne Matrandus roi des Sarrazins, assisté au combat singulier de Rolland et de Tamisus chef réputé des infidèles, occis par la Durandal de son neveu, et donné la sépulture dans l'église de St Félix, à l'évêque tué durant le siège, Charlemagne se fixa à Narbonne pour quelque temps afin d'inventorier les richesses de la ville conquise. Avec le comte Aymeric, il va visiter un jour l'église St Paul, et se fait conduire au tombeau du Saint évêque, vénéré par toute la contrée, dont il veut solliciter les faveurs pour sa future campagne d'Espagne. Et tandis que l'empereur se prosterne et prie, le tombeau du Saint s'entr'ouvre et met à nu son propre corps... La foule qui accompagnait Charles crie au miracle, et clame sa foi par des invocations et des louanges ! — Sans se départir de son attitude de prières, l'empereur regarde longuement les restes vénérés de l'apôtre, se signe d'un grand signe de croix et remonte dans l'église, tandis que le tombeau se referme lentement de lui-même.

Et c'est au récit de tous ces faits merveilleux, reproduits et embellis par les traditions locales, que s'est formée dans la mémoire populaire, une image quasi-divine du grand empereur, à laquelle la tradition a voué une vénération superstitieuse.

Le personnage de Roland

L'histoire nous présente, Roland, neveu de Charlemagne et héros de Roncevaux, comme le type du soldat valeureux, du chef exemplaire qui porte dans son âme autant de vaillance que

(1 Suite du 8e article, n° 11. Printemps 1914 ; *Les Superstitions populaires Audoises.*

(1) Tiré de l'ouvrage « Les Etats du Languedoc et département de l'Aude... Baron Trouvé, ancien préfet du département... Firmin Didot.. Imprimerie du Roi Rue Jacob, n° 24... Paris.

de force, autant d'autorité que de générosité compréhensive et de patriotisme fervent. Et c'est avec cette donnée historique que l'imagination populaire, stimulée par les circonstances et ses aspirations intérieures a façonné ce personnage légendaire de Roland, qui représente dans nos régions audoises, l'hercule de la force physique. Si bien que l'homme qui en impose par sa taille, sa musculature et ses exploits est appelé « un roulan » ; et on dit de lui « Es fort coumo Roulan »... Mais parce que chez nous l'ironie greffe aisément sa malignité bénigne sur les sentiments les plus divers, il est de mode de montrer du doigt le présomptueux et de le narguer en lui disant « Fa lé roulan » « Sé creï roulan ! »

C'est de ce nom suggestif de « roulan », que Vidal d'Issel a désigné le héros de sa chronique lauragaise : « Crounico dé Roulan lé baïlant dans le Louragais »... février 1891. C'est aussi cette conception de la « force musculaire géante » qui a inspiré les multiples légendes audoises sur le personnage de Roland; celles par ex... du « Palet de Rolland », dolmen de Villeneuve-les-Minervois; de la table du géant « la taoulo del gigant », et du menhir de Rieux-en-Val ou du Palet de Charlemagne. »

Le « Palet dé Roulan »

Ce nom est celui de grosses pierres ou dolmens avec lesquelles, nous apprend la tradition, Roland aimait jouer : tel le dolmen de Pépieux surnommé lou « Palet dé Roulan, celui de Villeneuve-les-chanoines, situé tout près de la métairie de Roquetrucade, au-dessus du domaine de la vallée d'Homps. Roland, dit-on, se servait de ce palet pour exercer la force de ses bras. Il le jetait de Villeneuve à Narbonne; et c'est durant un de ces exercices que la pierre se serait fendue. D'autres racontent que ce serait un coup de fronde du héros qui aurait fendu ce calschiste séréciteux.

Le Menhir de Rieux en Val

Ce menhir ou bloc de pierre debout, se trouve sur un petit monticule arrondi à 400 mètres N-E du village, dans le prolongement abaissé du Pech de Rieux. Il a 2 mètres de hauteur verticale, une épaisseur de 30 à 35 cm. et d'un calcaire très dur. On raconte dans le pays, que Charlemagne avait l'habitude, durant ses promenades de jouer au palet avec son neveu Rolland... Mais un jour pris par d'autres soucis, il aurait abandonné son palet et l'aurait enfoui en terre en cet endroit d'un seul coup de talon...

Le pas de Roland

Sur la montagne de l'Alaric se trouve le « Rocher de Roland ». La légende rapporte que le héros de la guerre d'Espagne, poursuivi par ses ennemis, lança si bien son cheval que de sur l'Alaric, il le fit sauter sur la montagne noire. Et l'élan du coursier fut si grand, l'effort produit par la bête, si puissant,

que l'empreinte de ses sabots reste encore gravé sur le rocher qui lui servit de tremplin.

Une légende à peu près identique se raconte au village de Lastours... Sur la route de Lastours aux Ilhes, on trouve un rocher aux empreintes des pieds d'un cheval, on l'appelle « lé ferradou dal chabal dé Roulan », pour rappeler, disent les anciens du village, qu'en cet endroit Roland attachait son cheval pendant qu'il allait à pied visiter les villages de la région.

Ces légendes sur les empreintes des pieds du cheval de Rolland ou de Rolland lui-même, ont trouvé crédit un peu partout. Ainsi la légende dé « *las piados dé Rolland* » du Quercy. Dans la tradition de ce pays, il est raconté que Rolland eut un jour d'orage, ses chaussures tellement crottées par la boue, que le puissant effort qu'il fit pour s'en débarrasser produisit l'empreinte profonde de ses pieds qui se voit encore sur le rocher.

Il est intéressant de rapprocher de ces légendes d'empreintes de pieds, celles de ces monolithes, eux aussi évocateurs d'une pierre lancée par quelque héros. Ainsi celle de la pierre d'Aubonne en Provence, de la pierre de Roland en Béarn, de la pierre de St Bozon dans les Vosges, de la pierre de Skara en Scandinavie, des pierres audoises de l'Alaric, de Lastours, de Pépieux etc... Et M. Cerquand établit à ce propos, une association très suggestive entre les légendes de ces monolithes et celle du combat d'Hercule qui, dans les champs de la Crau, fit pleuvoir des pierres sur ses ennemis. « C'est dire ajoute-t-il, « avec un esprit curieux d'information, que toutes ces légen- « des ne paraissent que des transformations modernes d'anti- « ques fictions païennes ! » Remarque judicieuse qui confirme une de nos leçons folkloriques, à savoir qu'il est dans l'homme des aspirations si enracinées qu'elles se traduisent souvent par des manifestations identiques, tant elles sont liées au dynamisme de tout l'être humain.

C'est d'ailleurs ce pouvoir de révélation qui fait la valeur des légendes folkloriques. Et les mémoires romancées d'un Charlemagne, d'un Roland ou d'autres personnages ne sont intéressantes pour un folkloriste, que parce qu'elles sont matière féconde d'interprétation psycho-sociale de l'âme populaire.

La geste Narbonnaise

Les personnages qui gravitent autour de Charlemagne et ceux surtout que sa faveur a distingués, ont joui, par un phénomène de transfert tout naturel de l'héroïcisation superstitieuse dont la postérité a grandi sa mémoire. Tels les personnages de la *Geste narbonnaise*, ou geste de Guillaume, l'histoire romancée de Garin de Monglane. — Le héros principal est Aymery de Narbonne, ce chevalier qu'Hernaut de Beaulande, son père, proposa à Charlemagne, avons-nous déjà rapporté, lorsque quelques-uns de ses seigneurs refusèrent de faire le

siège de Narbonne. Aymery s'empare de la ville, et Charlemagne, pour le récompenser lui en confie le gouvernement. Marié à Ermengarde fille du roi des Lombards, dont il a 12 enfants 7 garçons et 5 filles, son histoire est celle d'exploits merveilleux contre les Sarrazins qu'il chasse définitivement de nos régions.

Le second roman de la Cité Narbonnaise intitulé « Département des enfants d'Aymeric (1) nous raconte le départ des fils d'Aymeric, les uns pour des pays lointains, les autres, Beuve, Aimer et Guillaume pour la cour de Charlemagne. Bientôt la geste se tait sur tous les chevaliers et chante uniquement les exploits de Guillaume.

C'est d'abord le récit romancé des « Enfances de Guillaume », (2) et de ses premiers exploits contre les sarrazins, devant Narbonne; puis « *le Couronnement Looys* », où Guillaume nous est montré s'élevant par ses vertus au rang du personnage éminent de la cour de Charlemagne, et recevant de l'empereur la mission de veiller sur son fils Louis...

Dans les poèmes suivants, « Le charroi de Nîmes » et la « Prise d'Orange », la gloire et la renommée de notre héros vont croissant avec la prise de Nîmes et d'Orange, et son mariage avec la belle Orable devenue chrétienne sous le nom de Guiboure.

Notons en passant que l'héroïcisation quasi-divine de ce héros par la tradition populaire, qui se construit à l'instar de celle de Charlemagne, fait surgir sur son sillage celle de son neveu Vivien, dont l'histoire nous est narée dans les Poèmes de « l'Enfance et du Covenant de Vivien », comme celle du grand Empereur avait auréolé la vaillance de Rolland.

Le Poème des Aliscans porte à son apogée la gloire de Guillaume par les récits des batailles de Villedaigne et de Poitiers; et celui du « Mariage de Guillaume » forme l'épilogue mystique de toute la geste. Le héros se fait moine, mais garde toujours ses allures soldatesques, dont la liberté surprend ses confrères. Il y a loin de l'histoire tout court de Guillaume à son histoire romancée de la Geste. Fait comte de Toulouse en 790 par Charlemagne, nous dit en effet l'histoire, il fut ensuite lieutenant de Louis roi d'Aquitaine. Après la bataille de l'Orbieu, près Villedaigne, en 793, où il se conduit en preux chevalier, il fonde le couvent de Gellone, où il entre en 806 et y meurt en odeur de sainteté en 812...

---

(1) Publié par Demaison — Paris — Didot 1887. Il est du XIIIme et probablement du même auteur que le 1er.

(2) Pour suivre les divers poèmes de la Geste Narbonnaise, il faut se rappeler que Garin de Mantglane, père d'Hermant de Beaulande et grand-père d'Aymery donne parfois son nom à toute la Geste en sa qualité de grand-père, c'est-à-dire de souche de toute cette lignée de héros : La version des « Enfances de Guillaume » est du XIIIe. Il est probable qu'il existe des versions antérieures, comme le pense Gautier, dans ses Epopées françaises (V. p. 274).

Notons cependant que même son souvenir romancé s'est effacé assez vite de la mémoire populaire audoise; qu'il n'a survécu de ses exploits chantés dans la geste, que la victoire de l'Orbieu, grâce d'ailleurs aux troubadours qui en ont fait le thème de leur récits d'aventures. — Oubli qui s'explique vraisemblablement parce que sa gloire ne pouvait longtemps briller près de celle de Charlemagne et de celle de Roland, dans les sillages desquels gravite sa mémoire.

L'Héroïcisation durant le Moyen-Age

Le besoin de mêler le merveilleux, le quasi-divin, à toute son existence restera le besoin toujours angoissant de l'âme humaine, mais surtout celui de la conscience populaire. Malgré tout, l'influence de la civilisation religieuse, morale ou scientifique modifiera l'expression même spontanée de ce besoin. Voilà pourquoi l'organisation féodale que caractérisent la distinction des castes, la vie séparée du seigneur dans son château, du paysan dans son village et dans ses champs, autant que l'attitude de l'autorité seigneuriale, ont contribué à donner au dynamisme superstitieux de la mentalité populaire, un aspect particulier éminemment représentatif de son milieu social. C'est ainsi que l'administration féodale de notre Provence et de notre Languedoc condescendante, bon enfant, sous le règne de seigneurs aux mœurs faciles, raffinées et galantes, simples présidents de leurs petites républiques consulaires, imprégnera les créations de l'imagination populaire d'une tonalité bien différente de celle qui caractérisa le commandement absolu tyrannique et batailleur des rudes barons du Nord de la France. Aussi se formera-t-il dans les cours accueillantes des seigneurs du Midi, autant que sur les places, dans les fêtes et réunions publiques, une littérature toute à la fois aristocratique et populaire, dont les troubadours deviendront les complaisants poètes. L'une aura ses « cours d'amour », l'autre ses « Puïs d'amour ». Les simples bourgeois chargés de se prononcer sur la qualité des œuvres de leurs chanteurs, auront garde, à la vérité de se mesurer avec les aides des Cours d'Amour, maîtres incontestés de ces sociétés raffinées où on discutait des primautés amoureuses. Malgré tout, leurs confréries littéraires resteront l'écho des pensées, des sentiments et des aspirations patriotiques, morales et religieuses de l'âme populaire. C'est d'ailleurs de cette littérature que sont sorties l'histoire de certains personnages que l'hérédité seigneuriale, la fortune et l'influence avaient élevés à un rang supérieur, et dont l'existence un peu à part de celle de la masse pour tous ces motifs, devenait facilement objet de légende à base plus ou moins superstitieuse. Telles sont, dans nos régions, les histoires romancées des dames blanches de Puivert, de Puylaurens... etc... brodées sur le thème des Mélusines. (1)

---

(1). Ces deux légendes audoises locales ont été déjà rapportées dans « Folklore Aude » de Décembre 1941. N° 25 page 286.

La Croisade Cathare

L'hérésie à la fois religieuse et sociale des cathares produisit au sein de nos populations audoises une recrudescence de superstitions d'un caractère tout différent de celles que nous venons d'étudier.

Ce n'est plus le soldat, le preux des batailles, le monarque tout puissant ou la seigneurie féodale qui seront héroïcisés ou quasi-divinisés par l'âme populaire, mais le fanatique qui aura souffert pour la foi nouvelle et dont les faits et gestes, grandis à la hauteur d'exploits héroïques, deviendront objet de croyances et de vénération à tonalité superstitieuse. Dans la création nouvelle de ces légendes caractéristiques, une mystique fervente imprimera aux héros gloriflés, un stoïcisme supra-humain puisé dans la foi aveugle à une doctrine d'abstention individuelle radicale et de nihilisme social. Aussi l'imagination populaire prêtera-t-elle facilement créance aux histoires et aux traditions romancées de ces personnages étranges et supérieurs, qu'on leur représentait impassibles devant les souffrances et même devant la mort.

Le Spectre de Garnaud

Guillaume Arnaud, par abréviation G'Arnaud, était seigneur des terres d'Espéraza, dans la première moitié du XIIme... En 1230 Simon de Montfort vint attaquer le bourg d'Espéraza ; les habitants furent vaincus et massacrés, et leur seigneur Arnaud périt avec eux. Toutefois, dit la légende, ce chef vénéré de la population ne pouvait abandonner ses sujets même après sa mort, ainsi qu'il l'avait d'ailleurs promis... Les habitants d'Espéraza confiants en cette promesse, surveillaient la nuit les alentours du château, attendant l'heure toujours incertaine où se montrerait leur ancien maître... Et c'était le cœur raffermi et satisfait qu'ils rentraient dans leur maison, lorsqu'ils avaient pu voir de leurs propres yeux, disaient-ils, leur illustre et vénéré Seigneur se promener autour des vieilles murailles de sa demeure princière, revêtu de blanches draperies. Une tradition encore vivante et que confirme l'anecdote de Fédé dans *« le Comte du Razès et le diocèse d'Alet »* (1), nous apprend que le spectre de Garnaud avait été vu encore en 1876.

Les Spectres de Conques

Conques a été plusieurs fois le lieu des rencontres des Croisés et des Cathares. Et les morts du village ont été si nombreux, raconte l'historien légendaire du pays, que leurs spectres se sont montrés souvent à leurs parents et à leurs amis, rôdant autour de leurs anciennes demeures, recouverts de blanches draperies, pour montrer à ceux qu'ils ont quittés, la fidélité de leur souvenir et de leur affection. Apparitions qui se sont mul-

(1) Carcassonne... Lajoux... 1880.. p. 229.

tipliées surtout dans le faubourg de Conques entièrement détruit par les assiégeants, et situé au-delà du pont de l'Orbiel, sur la route de Carcassonne.

Le Siège de Cabaret

Les légendes superstitieuses jaillies durant ces époques de luttes fanatiques, prenaient pour thème non seulement des personnages de distinction, mais aussi les objets les plus divers. Durant le siège du village de Cabaret en 1210, la tradition rapporte que les flèches hérétiques lancées contre les Croisés s'émoussaient au contact de l'image de la Croix qu'ils portaient sur leur poitrine.

Un fait analogue se raconte à propos du siège de Carcassonne par les Croisés. Les arbaletriers, dit-on, qui du haut des murs de la Cité envoyaient leurs flèches sur les assaillants, étaient frappés d'un étonnement qui se changeait bientôt en frayeur, en observant que ces flèches s'arrêtaient brusquement à mi-chemin, et que des envoyés célestes entouraient les croisés blessés, de sorte que les oiseaux rapaces, corbeaux, vautours... etc... ne rôdaient jamais auprès de leurs armées. Des croyances analogues, romancées par l'imagination populaire, à l'aide du recul du temps, ont entouré pareillement de mystère le siège de la Cité par les barbares. En 363, les chrétiens, dit cette tradition, luttent désespérément contre les juifs et les Ariens... Abrités dans le chemin qui va de Narbonne à Carcassonne, ils attendent là confiants, le secours du ciel. Tout à coup, aux yeux des soldats défaillants, apparaît un beau et jeune guerrier vêtu de blanc, qui se met à leur tête et les exhorte à le suivre... Enthousiasmés, les chrétiens reprennent leurs armes et mettent l'ennemi en fuite. Or dit la légende, ce guerrier n'était autre qu'un cavalier du ciel, envoyé pour relever le courage des chrétiens et les conduire à la victoire.

Le Siège de Minerve

Aussi merveilleux les faits que la légende audoise raconte au sujet du siège de Minerve par les Croisés... Leur armée souffrait depuis quelques jours de la soif, toutes les sources où elle s'alimentait ayant été taries ou empoisonnées par leurs ennemis... Un des chefs influents de la troupe, se souvenant de ce qu'avait tenté le grand Empereur Charlemagne dans une circonstance semblable, prend son épée et l'enfonce dans le sol. Aussitôt jaillit du tertre desséché une source claire et abondante où se désaltéra toute l'armée durant les sept semaines que dura le siège. La légende ajoute que toutes les cabanes dans lesquelles avaient été célébré les offices divins pendant le siège, et qui étaient construites en bois, ne furent jamais brûlées, malgré les flammes ardentes que les soldats hérétiques projetaient sur elles de la citadelle où ils étaient enfermés.

Légende de Béatrix de Grave

Scévole Bée dans « Mosaïque du Midi p. 245... 1839 », nous rapporte une histoire pleine de charme attendrissant, et révélatrice de ce dynamisme créateur de la conscience populaire, dans ce mode d'héroïcisation quasi-divin dont elle s'est toujours montrée ouvrière fervente, surtout dans les circonstances tragiques de son existence.

Béatrix de Grave, était la fille du seigneur de Peyriac-Minervois. Elle avait donné son cœur à Raoul fils de Lambert de Thury, seigneur de Puichéric. Jourdan de Grave, frère de Béatrix, et cathare fanatique, ne pouvait se résoudre à penser que sa sœur pourrait un jour s'allier à un chrétien, et le disait ouvertement. Or un matin, Jourdan fut trouvé mort dans un coin des alentours du château, percé d'une flèche en plein cœur. La famille de Thury vint assister aux funérailles, et prier devant le cercueil de la victime. Béatrix était là agenouillée en pleurs, lorsque relevant la tête pour voir son fiancé Raoul qui passait à côté, elle constata, saisie de frayeur, que la blessure de son frère s'était soudainement rouverte à l'approche de Raoul, et que le sang en jaillissait avec abondance. Quelque temps après eut lieu le mariage de Raoul et de Béatrix. Mais au moment même où les nouveaux mariés entraient dans la chambre nuptiale, le portrait de Jourdan suspendu au mur, s'anime soudainement, et le jeune homme se met à se promener comme un fantôme autour de la chambre, en faisant résonner bruyamment ses éperons. Effrayés, les deux jeunes époux tombent à genoux, enlacés l'un à l'autre, dans une attitude de sollicitation angoissée... Sur l'heure, le fantôme saisit les mains de Béatrix et de Raoul, et les fait se croiser encore plus fortement.

Et le lendemain, lorsque le père et la mère de Béatrix pénétrèrent dans la chambre nuptiale, ils trouvèrent à terre le portrait de leur fils Jourdan, et Raoul et Béatrix serrés l'un contre l'autre, les yeux hagards et leurs corps froids comme marbre; ils étaient morts.

Légende de Françoise de Céselly de Leucate

Françoise de Céselly était la femme du gouverneur de Leucate, Bourcier de Barre. Durant les guerres entre l'Espagne et la France au XVIme, les habitants de Salces, village alors espagnol, réussirent à faire prisonnier le gouverneur de Leucate après l'avoir attiré dans un piège... Ils l'enchaînèrent, l'amenèrent devant les murs de sa ville et avertirent sa femme Françoise de Céselly que si elle ne livrait pas la place, son mari serait décapité sous ses yeux. L'héroïsme de cette femme, fidèle avant tout à la voix de son devoir patriotique qui lui disait de sauver la Cité dont elle avait la garde, lui fit écouter sans mot dire les trois sommations du hérault. Elle laissa simplement couler quelques larmes quand on vint lui apprendre que le gouverneur était tombé en brave. Une croix de fer fut

plantée à l'endroit de l'exécution du gouverneur, et la tradition raconte qu'aux jours où l'orage menace, et que gronde la vague houleuse, deux ombres enlacées viennent s'agenouiller devant la Croix du Souvenir... Les deux héros aiment ainsi, ajoute la légende, se réunir où la haine et la brutalité les avaient séparés !

La cloche de Lespinassière

Cette légende audoise est un nouveau témoignage de l'influence profonde du milieu social et des événements politiques sur les créations superstitieuses de la conscience populaire. Dans un article de Folklore-Aude Juillet-Août 1939, M. Descadéillas nous raconte qu'à Lespinassière se trouve, sur le bord de la grand route, une chapelle dédiée à St Martin et actuellement abandonnée. Or, il tient de M. Maffre, que la mère de sa grand'mère avait souvent raconté à ses petits enfants que durant la grande Révolution, cette cloche se mettait certains jours à sonner toute seule. Nous savons qu'à cette époque de trouble, de pillage et de massacre, un sentiment de peur étreignit surtout nos populations du Midi. Au récit plus ou moins romancé des violences révolutionnaires, nos paysans s'étaient affolés, et il courait dans tous nos villages comme un vent de frayeur, si nettement marqué, qu'il a pris dans l'histoire de nos régions, le nom de « la Grande peur ». Et c'est sous l'influence de cette contagion sociale que naquirent ces légendes superstitieuses, dont celle de la cloche de Lespinassière reste l'expression typique.

La tour de Malpel

Malpel était un toulousain qui en 1792 commandait un groupe de volontaires logés dans la Cité. Il composait des chansons populaires qu'il faisait chanter à ses recrues. Dugommier qui croyait ces chansons de tendance royaliste, ordonna à l'officier de les faire cesser... Malpel n'ayant pas obéi fut enfermé dans la tour St Paul... Mais ayant pu se procurer un violon, il continua à jouer ses chansons que les habitants de la Cité allaient écouter chaque soir avec enthousiasme...

Après la mort de Malpel, la tradition fit oublier le nom de St Paul qui désignait la tour où il fut enfermé, et la nomma la tour de Malpel ! En outre, son châtiment passa bientôt en proverbe, et l'on menaçait les enfants qui n'étaient pas sages en leur disant : *Je vais t'envoyer jouer du violon dans la tour de Malpel.*

Ainsi aidée par le recul du temps la conscience populaire transforme en légende le fait historique.

Les bêtes du Folklore

Une dernière forme de cette héroïcisation est celle dont notre poète audois Jean Lebrau nous entretient avec sa finesse de pensée, son art de l'évocation et sa poésie de l'expression dans les « *Légendes* des bêtes du Folklore Méridional ».

Ces bêtes, dit notre compatriote, ont titre de noblesse et même « couronnes royales », et sont restées, ajouterons-nous, dans la mémoire populaire de nos régions, les truchements vénérés de personnages historiques, élevés comme eux par l'imagination populaire et à la faveur du recul des temps, à une héroïcisation à tonalité superstitieuse.

Lou camel de Bésiès

La tradition raconte que l'apôtre biterrois St Aphrodise était venu d'Egypte en Gaule sur un chameau. Sacré Evêque de Béziers par St Paul Serge, de Narbonne, il mourut martyrisé dans cette ville qu'il avait évangélisée avec tant de dévouement. Décapité, son bourreau lança sa tête dans un puits voisin dont les eaux débordèrent aussitôt en rejetant sur la terre ferme le chef du martyr. Et c'est alors que l'on vit le cadavre d'Aphrodise se dresser, prendre sa tête et l'apporter, aux yeux de toute une foule muette et immobile d'effroi, à l'endroit même où la hache du bourreau s'était abattue sur elle. La procession qui se fait chaque année dans la paroisse de St Aphrodise de Béziers, commémore cette histoire de l'Evêque martyr... Et il n'est pas rare d'entendre encore raconter par les fervents de cette tradition, que les eaux du vieux puits bouillonnent pendant cette cérémonie, et que l'écho mystérieux en a été perçu, certaines années, par de nombreux pèlerins.

Le chameau, qui avait transporté le saint jusqu'à Béziers n'a pas été lui aussi oublié par la tradition populaire. Et sur lui a rejailli un peu de l'héroïcisation de sainteté de l'apôtre biterrois. Il est devenu la bête apocalyptique que les biterrois ont fêtée et vénérée pendant de longues années dans toutes leurs réjouissances. Actionné par des machinistes logés dans l'intérieur de l'animal en bois, le chameau légendaire apparaissait en tête de tous les cortèges de fête, exhibant sur son poitrail, en lettres magnifiques, l'inscription : « Ab antiquitate renascor » ; et sur sa croupe, le dicton humoristique « Sen fossès ». La dernière sortie du Camel de Béziers eut lieu une nuit de la Monarchie de Juillet, manœuvré par deux gardes nationaux. Mais son souvenir reste toujours vivant dans la mémoire des biterrois, qui l'entourent encore d'une vénération quasi-religieuse.

Le roitelet, le papegay, l'Aigle et le serpent

Les traditions populaires audoises et surtout carcassonnaises ont gardé de ces « bêtes folkloriques » un souvenir quasi-superstitieux.

Nous avons raconté dans ce même article à quelles réjouissances, à la fois profanes et religieuses, avaient donné lieu dans le passé ces bêtes destinées à la captivité ou au tir, par un vainqueur qui recevait en récompense les... honneurs et les privilèges d'une royauté éphémère. Et par ce phénomène naturel de transfert qui fait rejaillir le sentiment que l'on éprouve pour une personne sur les objets qui lui ont appartenus, ces

bêtes folkloriques ont été honorées du respect religieux témoigné, par la conscience populaire, aux héros qu'elles ont servi. De cette vénération symbolique, l'histoire d'une femme du peuple que rapporte la tradition carcassonnaise en est un témoignage suggestif. C'était en 1785 : le cortège du roitelet entrait dans l'église St Vincent de Carcassonne, lorqu'une bonne femme sort du cortège, se dresse devant celui qui porte le roitelet au bout d'une pique fleurie et s'écrie d'un ton prophétique « Trahison ! » Trahison ! Trahison ! Roitelet on te trahit, on te coupera la tête ; encore huit ans et le couteau sera livré pour tuer le plus grand roi du monde ». La prophétesse fut conduite en prison ; ce qui ne l'empêcha pas, ajoute la tradition, de continuer à répéter à tue-tête : « encore huit ans et il n'y aura plus de roi de France ».

BIBLIOGRAPHIE

1. **Terra d'Oc. 35 Place Fernand-Pelloutier, Albi (Tarn). n° de février 1944.** Un conte assez curieux recueilli par A. J. Boussac : lo mercand de gàbias. Le thème est le suivant : Un oiseau magique sert magnifiquement à souper à un pauvre marchand de cages, mais se refuse à faire pareil miracle pour le seigneur peu scrupuleux qui l'a acquis en l'échangeant... contre sa femme. Réaction populaire, suggère A. J. Boussac, contre le fameux droit du seigneur ou, tout au moins, désir d'abaisser la fierté seigneuriale.

2. **Bulletin de la Société des Sciences, lettres et arts de Pau. 3me série. Tome IV. Pau. 11 rue Maréchal Joffre.**

« la musique populaire en Béarn » (chapitre III), excellente étude de M. Gaston Mirat : l'auteur recherche l'origine des chansons populaires, les « fonds particuliers » et le « fonds commun », retrace l'histoire de la chanson béarnaise avec une érudition profonde et prudente.

3. **La Tramontane. Perpignan, numéro spécial (mai 1944) : Coutumes de Pâques en Roussillon recueillies par Charles Bauby** : on trouvera, dans ce beau fascicule, des proverbes et dictons catalans relatifs à Pâques, des « goigs » inédits, des documents sur la cérémonie des « Ténèbres » (après-midi du jeudi-saint), sur la quête des œufs de Pâques en Roussillon ..etc. A ce sommaire purement folklorique, Charles Bauby a joint des poèmes de J. S. Pons et des articles littéraires des meilleurs écrivains de Catalogne française.

4. **Mémoires de la Société des Arts et des Sciences de Carcassonne, années 1937-1940. 3me série. Tome V. Carcassonne 1944.**

A signaler tout spécialement : la note du Dr P. Cayla : « deux inventaires de meubles et d'outils du XVIe siècle », qui

nous donne des précisions intéressantes sur un certain nombre d'outils encore en usage dans nos campagnes — par exemple : l' « escaussellié » dont on se sert pour creuser des conques aux pieds des souches — et nous fait connaître les termes languedociens qui les désignaient autrefois.

Du même auteur : « un testament du XIIe siècle » et surtout : « quelques coutumes du Narbonnais à l'époque médiévale » (points de droit coutumier — fiançailles et mariages...). On redoutait fort au XIIIe siècle, et l'on redoute encore aujourd'hui dans le narbonnais, les sorts jetés aux fiancés le jour même de leur mariage. Il serait fort intéressant, du point de vue folklorique, de relever les moyens actuellement employés pour lutter « magiquement » contre ces maléfices.

Le Dr Charles BOYER dans une « note sur le folklore de l'Aude » rappelle le dicton populaire : « Mes de flour, mes de plour, qui s'applique au mois de Mai. On sait que les mariages célébrés en mai portent malheur aux conjoints. (Confer : l'article de M. CASTER dans le numéro de « Pyrénées » de mars-avril 43 : Folklore de France, qui suggère que, depuis la plus haute antiquité, le mois de mai était le mois des âmes en migration, d'où son nom de mois des « âmes » ou... des « ânes »).

Enfin un bon article de R. HYVERT : unités agraires des environs de Carcassonne (d'après les notes marginales d'anciens compoix).

5. **Annales de l'Université de Montpellier et du Languedoc Méditerranéen - Roussillon. Tome 2. 1944. n° 1.**

Cette revue, d'une haute tenue scientifique et littéraire, ne semble point, jusqu'ici, s'intéresser beaucoup aux études de Folklore. Citons cependant, comme pouvant être utiles directement ou indirectement aux folkloristes, l'article de M. le professeur AUBENAS : « la communauté entre époux en languedoc à la fin du moyen-âge » et celui de Charles CAMPROUX : « linguistique régionale ». Aux phénomènes que CAMPROUX voudrait voir étudiés à l'échelle régionale, j'ajouterais volontiers ceux qui, traduisant l'influence du dialecte sur le français parlé — ou même écrit, — doivent constituer une sorte de Folklore stylistique).

Relevons pour terminer, dans le compte-rendu des séances de l'académie des Sciences et Lettres de Montpellier et faisons figurer dans notre fichier bibliographique, la communication faite le 13 décembre 1943 par M. DEZEUZE sur « le Folklore du mariage dans le terroir Montpelliérain. »

6. **Revue historique et littéraire du Languedoc, paraissant trimestriellement. 14 rue Timbal. Albi. n° 2. Avril 1944.**

Paul MARRES : la garrigue — son exploitation à travers les âges.

René NELLI.

Le Gérant : M. NOGUÉ

Visé par la Censure. Carcassonne - Imp. GABELLE - C O.L. 31.2655

LA REVUE PUBLIERA PROCHAINEMENT :

DEUX NUMÉROS SPÉCIAUX ILLUSTRÉS :

La Maison du Viticulteur dans le Bas-Languedoc, **La Maison paysanne audoise**, par **Yvon Almairac**, chargé de mission, architecte-enquêteur.

Les Proverbes de l'Aude (suite) par **Louis Alibert.**

La Toponymie et la frontière Franco-Wisigothe aux 6me et 7me siècles par le **Dr Jacques Lemoine.**

Notes de Toponymie audoise (toponymes pré-latins, pré-indo-européens, indo-européens ; toponymes ibériques ; quelques hypothèses, par **Louis Alibert.**

L'Ours de la Serro, conte populaire appartenant au cycle de Jean de l'ours, recueilli par **Joseph Maffre**, à Rouffiac-d'Aude.

La Cuisine et la table dans l'Aude.

La revue rend compte de tous les livres ou articles, intéressant l'Ethnographie folklorique, qui lui sont adressés : 22, rue du Palais, Carcassonne.